

Biographie d'un patriote de '37 Le Dr Luc-Hyacinthe Masson (1811-1880)

Robert-Lionel Séguin

Volume 3, Number 3, décembre 1949

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/801576ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/801576ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Séguin, R.-L. (1949). Biographie d'un patriote de '37 : le Dr Luc-Hyacinthe Masson (1811-1880). *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 3(3), 349–366. <https://doi.org/10.7202/801576ar>

BIOGRAPHIE D'UN PATRIOTE DE '37

LE DR LUC-HYACINTHE MASSON

(1811 - 1880)

Dans la phalange qui à l'automne de '37 se dresse contre l'oligarchie, le nom du docteur Luc-Hyacinthe Masson brille d'un éclat particulier. Il est le cadet de l'équipe de chefs qui organisent les patriotes du Nord pour bloquer les Habits-rouges de Colborne et les Volontaires de Globensky. Le docteur Masson voit le jour dans l'historique village de St-Benoît un vendredi 16 août 1811. Son acte de baptême inscrit aux registres de cette paroisse se lit ainsi:

Le seize août mil huit cent onze par nous prêtre curé soussigné a été baptisé Luc-Hyacinthe né ce jour du légitime mariage de Louis Masson, cabaretier, et de Marie Louise Choquet ses père et mère de cette paroisse. Le parrain a été Ignace Raizenne et la marraine Victoire Félix épouse de Jean-Baptiste Dumouchel qui avec le père ont déclaré savoir signer lecture faite.

Signé Louis Masson
Ignace Raizenne
Victoire Félix-Dumouchel
M. F. Félix, prêtre

La famille Masson est d'ascendance orléanaise. Luc-Hyacinthe appartient à la cinquième génération en terre laurentienne. Son ancêtre canadien, Pierre Masson, poulicier né en 1724 est originaire de St-Benoît, ville d'Orléans, province d'Orléanais. A Québec, le 22 février 1751, Pierre épouse Marie-Louise Beaupré, fille de François-Pierre et de Judith Saunier, de la paroisse de Ste-Croix, ville de Metz en Lorraine. Le 1er juillet 1752, à l'Ange-Gardien près de Québec, ils font baptiser un fils, Pierre-Marc qui devient le bisaïeul du futur patriote. Ce Pierre-Marc épouse Marie-Catherine Pilon, le 15 novembre 1779, à Ste-Anne du Bout de l'Île de Montréal.¹

1. Mgr Cyprien Tanguay, *Dictionnaire Généalogique des familles canadiennes depuis la fondation de la colonie jusqu'à nos jours* (7 vol., Montréal, 1871-1890), 5: 563.

— L'Hon. H. Masson, *Généalogies des familles de Terrebonne*. (4 vol., Montréal, 1930).

Voici maintenant quelques renseignements sur le parrain et la marraine de Masson. Ignace Raizenne peut être à l'époque considéré comme l'une des figures les plus importantes des Deux-Montagnes. Son ancêtre, né à Suffield, Nouvelle-Angleterre, le 2 février 1694, est fait prisonnier à l'âge de dix ans par un parti d'Indiens et de Canadiens, puis conduit de Dearfield au Canada. Ceci se passe pendant l'hiver de 1703-1704; le captif est en visite chez Mehuman Hinsdell, le cousin de son père.² Amené au Canada, le jeune prisonnier est dirigé vers le Sault-au-Récollet où il est baptisé le 10 décembre 1706. Ignace Raizenne fait toute la guerre de 1812-1813 avec le grade de major de milice.³ Le conflit terminé, en reconnaissance de services signalés, il obtient une commission de lieutenant-colonel de milice. Puis voici venir 1837. Le 21 juin de cette année-là, le gouverneur lord Gosford ordonne que sa proclamation du jeudi, le 15, soit lue par tous les officiers à la tête de leurs bataillons. Dans les Deux-Montagnes, le lieutenant-colonel Raizenne refuse d'obéir. Le 24 juin 1837, il remet sa commission d'officier au gouverneur Gosford, et se range du côté des Chénier et des Girouard pour devenir un pilier du parti papineautiste.

Victoire Félix, la marraine, est la sœur du curé de St-Benoît et l'épouse de M. Jean-Baptiste Dumouchel, celui-ci major de milice, marchand et chef du clan de St-Benoît. La sœur de ce dernier est l'épouse du notaire acadien Jean-Joseph Girouard. On aperçoit un peu en quel milieu troublant se trouva jeté le jeune Masson.

Revenons à lui. Comme pour la plupart des vedettes patriotes de '37, son enfance s'écoule dans l'ombre. Il reçoit ses premières notions de grammaire et de mathématiques à la maison paternelle. Dans ses loisirs avec son frère Damien, plus jeune de six ans, il travaille au magasin de son père, alors capitaine de milice. Arrivent les jours troublés de 1827. Le 12 juillet de cette même année, le capitaine de milice Louis Masson est démis "pour activité patriote". Ce geste arbitraire ne fait que fouetter la fierté du fils Luc-Hyacinthe.⁴ Comme il témoigne d'un goût marqué pour l'étude, on l'envoie au Séminaire de Montréal. Au sortir de cette institution, le jeune Masson s'oriente

2. Miss Emma Coleman, *New-England's Captives Carried to Canada* (2 vol., Portland, 1925), 2.

3. L. Homiray Irving, *Officers of the British Forces in Canada during the War of 1812-1815*. (Welland Tribune Print, 1908).

4. *Rapports & Témoignages du Comité Spécial de la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada en 1829*. (Québec, 1830), 134.

vers la médecine et commence à étudier avec le célèbre docteur Robert Nelson qui le garde sous son toit. Autre milieu qui n'a pu qu'influer considérablement sur les idées du jeune étudiant. Car l'on peut présumer, sans trop de témérité, que tout en communiquant la science médicale à son élève, le docteur Masson ne s'est point privé de lui inculquer ses principes politiques.

Au printemps de 1832, une catastrophe rejette la politique au second plan, dans le Bas-Canada. Parti des Indes (en 1817) le choléra asiatique traverse l'Europe. L'Angleterre prévient ses colonies; mais rien ne peut arrêter le terrible fléau.

Un temps froid, humide. Le vendredi 8 juin, on annonce à Québec l'arrivée du voilier "Carrecks", à la Grosse-Ile; 59 de ses 133 passagers ont succombé à l'épidémie durant la traversée. Le lendemain, samedi 9, le choléra fait son apparition à Québec. Quinze personnes sont atteintes; huit vont mourir. Le dimanche 10, le fléau gagne Montréal. En quelques jours seulement, le mal se répand dans tout le pays.⁵

Les médecins sont héroïques. Le docteur Robert Nelson tombe malade, victime de son dévouement. Il charge le jeune Masson de le remplacer auprès des immigrants de la Pointe-Saint-Charles. N'écouter que son courage, l'élève s'y rend et risque sa vie tous les jours dans ce milieu infect. Le samedi 1er août 1832, il va à Beauharnois prendre la place du docteur Fleming, qui vient de succomber à l'épidémie. D'un caractère et d'une constitution à toute épreuve, l'étudiant en médecine se jette de bon cœur dans les tâches ingrates qu'on lui confie.

L'année suivante (1833), Luc-Hyacinthe est reçu médecin. Il n'a que vingt-deux ans. Durant deux ans, il exerce sa profession à Beauharnois. Le 28 janvier 1835, par acte passé devant le notaire A. Jobin, il achète du Dr Jean-Olivier Chénier, un emplacement sur la rue St-Jean-Baptiste au village de St-Benoît. Quelques semaines plus tard, le Dr Masson arrive dans son village natal. Pour sa nature enthousiaste, il arrive au bon moment: la plus grande effervescence règne dans la paroisse et dans toute la région.

Il devient l'ami intime du notaire Girouard et du docteur Chénier. Bientôt l'organisation patriote du Nord repose à vrai dire entre les mains de ce triumvirat. Le jeune Masson prêche partout la résistance et la lutte pour la liberté; son nom est sur les lèvres de tous les habitants

5. Gérard Filteau, *Histoire des Patriotes* (3 vol., Montréal, 1938-1942), I: 96-98.

de son patelin. Aux jours de novembre '37, les patriotes des Deux-Montagnes ont partagé leurs forces en deux clans armés; celui de St-Benoît et celui de St-Eustache. En ce dernier village les chefs sont le docteur Jean-Olivier Chénier, Férée et Barcelo; le notaire Jean-Joseph Girouard et le docteur Luc-Hyacinthe Masson commandent à St-Benoît. Les deux chefs de ce dernier bastion patriote se complètent. Le notaire Girouard, alors âgé de 42 ans est un Acadien qui a beaucoup souffert dans sa jeunesse; c'est un homme calme, modeste; parlementaire expérimenté il s'est gagné l'estime de ses compatriotes par son dévouement à la cause populaire. Le docteur Masson, un jeune homme de vingt-six ans à peine, jouit d'une popularité des plus bruyantes; il la doit à un patriotisme ardent. Les nobles sentiments, les grandes questions d'intérêt politique ou national le transforment et l'exaltent jusqu'à l'héroïsme.

Dès le printemps de 1836, le docteur Masson se lance dans la lutte politique. Il épouse la cause du député papineautiste des Deux-Montagnes, le notaire Girouard; on le voit à toutes les assemblées populaires de la région; il ne perd nulle occasion de dénoncer avec véhémence les Bureaucrates. Le 11 avril 1836, il agit conjointement avec le Dr Chénier, en qualité de secrétaire, à l'assemblée des Francs-Tenanciers des Deux-Montagnes. La réunion a lieu à St-Benoît. Le 6 mai 1837, il signe un avis de convocation où les habitants des Deux-Montagnes sont priés d'assister à l'assemblée fixée pour le 6 courant à Ste-Scholastique en vue de protester contre les résolutions de lord John Russell aux Communes anglaises.⁶ Le ralliement qui n'eut lieu que le 10 juin, est resté le suprême hommage du Nord à Papineau! Le tribun connut ce jour-là, un des plus beaux triomphes de sa carrière.

Luc-Hyacinthe est derechef secrétaire de la seconde assemblée patriote de Ste-Scholastique tenue le dimanche 18 juin 1837. Il devient l'un des dix membres du Comité de St-Benoît. Le médecin patriote, présent à toutes les assemblées populaires des Deux-Montagnes, se classe parmi les plus fougueux orateurs de l'époque. En juillet, avec quatre ou cinq "capots-gris", il empêche le connétable, B. Delisle, l'assistant-shérif Duchesnay et cinq autres huissiers, d'afficher, à St-Benoît, une proclamation du gouverneur. Lord Gosford

6. Déposition de Paul Brazeau, 8 janvier 1838, Archives de la Province de Québec, (APQ), Documents de 1837-1838, no 805.

y offrait \$400.00 pour la capture des coupables du charivari servi aux frères Saint-Jacques, chouayens notoires.

Le 16 du même mois, présence encore du docteur Masson à l'assemblée de St-Hermas; il y joue un rôle de premier plan. Le docteur est alors commissaire des petites causes et juge de paix pour le district de Montréal. M. Walcott, secrétaire de lord Gosford, le somme, par une missive datée du 16 juillet, d'expliquer sa conduite et sa présence aux assemblées des Deux-Montagnes. Quelques jours plus tard le jeune patriote se voit retirer sa commission de Juge de Paix. Il n'est pas lent à relever le défi. De Saint-Benoît, le mardi 1er août 1837, il écrit à M. Walcott: ⁷

Je remarquerai cependant que ce ne peut être sur ce chef d'accusation (sa présence aux assemblées de St-Hermas et de Ste-Scholastique) que Son Excellence peut fonder l'humiliation qu'elle a l'intention de m'infliger, en me retirant ma commission de Juge de Paix, puisque, pour être impartial, il faudrait qu'elle fit subir la même peine non seulement à tous les autres comtés qui ont tenu des assemblées supposées illicites comme celle du Lac des Deux-Montagnes. C'est donc aux accusations vagues qu'il m'est impossible de contredire, que je devrai la perte de ma commission de juge.

La lettre se termine ainsi:

L'estime et la confiance dont m'honorent mes concitoyens saura, je vous l'assure, me dédommager amplement de cette perte.

Cette réponse donne sur les nerfs du gouverneur. Un ordre général annule dans tout le pays les commissions des officiers de milices, commissaires et juges de paix, de loyauté douteuse. Les choses ne cessent de s'envenimer. Le mercredi 3 août, un mandat d'arrestation est émis contre le jeune médecin. Deux huissiers se rendent à Saint-Benoît pour exécuter leur mission; mais les habitants, mis au fait de cette visite, font un accueil si peu rassurant aux officiers de justice que ces messieurs se hâtent de déguerpir sans accomplir leur besogne. Cette tentative d'arrestation n'intimide en rien le hardi patriote. Le dimanche 6 août 1837, à la tête d'une centaine de "bonnets-bleus" des Deux-Montagnes, il traverse l'Outaouais pour assister à une assemblée tenue à Vaudreuil. Les orateurs y sont le docteur O'Callaghan, représentant

7. Lower Canada Sundries, Archives du Canada, August 1837.

du comté d'Yamaska et Charles-Ovide Perrault, jeune député du comté de Vaudreuil. Masson y prononce un discours enflammé.

A titre de membre du Comité Central, le Dr Masson assiste aussi à toutes les réunions de cette organisation qui se tiennent à St-Benoît, dans une maison, propriété du notaire Girouard. A ces assemblées assistent tous les chefs importants du Nord. On y note la présence de Damien Masson, le frère de Luc-Hyacinthe. Le docteur Masson est l'un des principaux orateurs de ces forums patriotiques. On n'y prononce pas que des discours; on y lit la "Minerve" et le "Vindicator" qui condamnent vertement l'oligarchie du temps.⁸ On profite aussi de ces réunions pour nommer des "Amiables Compositeurs" et officiers de milice destinés à remplacer les loyaux démissionnaires. C'est ainsi que le docteur Masson est fait "amiable compositeur" en même temps que MM. Girouard, Dumouchelle, Labrosse et Laframboise.⁹ D'après la déposition de Jacques Brayer dit St-Pierre, cultivateur de St-Benoît et membre du Comité Central, les réunions patriotes ont lieu "dans une maison appartenant au notaire Girouard". Il appert toujours que le jeune Masson tient le rôle de vedette. Et la déposition termine sur ce ton:

qu'on leur lisoit (aux patriotes présents) les papiers patriotiques Correspondances particulières &c que Mr. Félix Lemer Etoit Secrétaire du dit Comité que les discours rouloient sur les injustices du gouvernement envers les Canadiens quel gouvernement on disoit Etre composé de Crasses de Coquins de voleurs & de gens Corrompus...¹⁰

On pose parfois des gestes plus graves. Un jour le Dr Masson va rencontrer Thomas Danis, cultivateur de la Côte St-Joachim en la paroisse de Ste-Scholastique pour lui demander "d'aller avec lui désarmer les gens à la Côte St-Pierre..."¹¹ Un autre jour, vers la fin de novembre (1837), une assemblée a lieu le soir à la maison d'école de la Côte des Eboulis, paroisse de St-Benoît. Cette fois le beau sexe

8. Déposition de Jacques Brayer, 3 janvier 1838, APQ, Documents de 1837-1838, no 806.

9. Déposition de Thomas Danis, 2 janvier 1838, APQ, Documents de 1837-1838, no 807.

10. *Ibid.*

11. Déposition de François Groulx, 11 février 1838, APQ, Documents de 1837-1838, no 803.

compte des déléguées. La réunion groupe de "trente à quarante femmes".¹² Il s'agit de procéder à de nouvelles nominations d'officiers de milice. Le Dr Masson y parle avec sa vigueur coutumière. A François Groulx, lieutenant de milice de l'endroit, il s'adresse en ces termes: "nous n'avons rien voulu faire avant votre arrivée". Puis, il le somme de remettre sa commission d'officier de milice et lui promet en retour un autre emploi dans l'organisation du Nord. Sur le refus de Groulx, l'assemblée délibère et il est décidé que le "récalcitrant" soit remplacé par Hyacinthe Mallette.¹³

Et les choses d'aller toujours s'envenimant. Les réunions régulières du Comité local se tiennent maintenant au Grand-Brûlé. Le Docteur Masson est devenu quartier-maître des forces patriotes.¹⁴ Le dimanche 20 août 1837, au prône du curé à St-Benoît, lecture est faite du mandement de Mgr Lartigue à l'occasion du couronnement de la reine Victoria. Le geste est discutable dans les circonstances. La lecture du document provoque l'indignation populaire. Dans plusieurs paroisses, à Vaudreuil et à St-Polycarpe par exemple, le chant du Te Deum donne lieu à des scènes regrettables. A Saint-Benoît, le docteur Masson quitte le temple, harangue la foule à l'extérieur et l'exhorte à ne pas prier pour la souveraine anglaise qui se plaît à soutenir le règne de l'oligarchie au Canada. En septembre, le Dr Masson organise une nouvelle assemblée de patriotes chez les Major à la côte St-Joachim. On note la présence des principaux chefs du Nord. Le Dr Masson y parle longuement, condamnant surtout la conduite de Sir John Earle durant la dernière élection. On accusait l'aristocrate anglais d'avoir chargé plusieurs fois les Canadiens avec son cheval.¹⁵ Le dimanche 1er octobre, le médecin patriote est nommé "juge de paix" pour St-Benoît. Cette fois sa nomination découle du Comité Permanent des Deux-Montagnes.

Devant la tournure rapide et tragique des événements, les "bonnets-bleus" du Nord décident de s'organiser militairement pour tenir en échec les Habits-Rouges et pour parer à une descente toujours pos-

12. *Ibid.*

13. Déposition de David Marcil, 11 janvier 1838, APQ, Documents de 1837-1838, no 770.

14. Déposition d'Antoine Danis, 8 janvier 1838, APQ, Documents de 1837-1838, no 808.

15. Déposition de Pierre St-Pierre, 10 janvier 1838, APQ, Documents de 1837-1838, nos 797 et 819.

sible des orangistes de Gore et de Chatham. Le Dr Masson, puisqu'il est quartier-maître, prend une part active à cette organisation "militaire" des Deux-Montagnes. Le jeudi 23 novembre, les chefs insurgés se réunissent à St-Benoît à la demeure du notaire Girouard pour étudier la sommation du capitaine Glasgow. Cette sommation ordonne au notaire Girouard, à M. Dumouchel et au docteur Masson de se livrer immédiatement aux autorités anglaises, sans quoi St-Benoît sera envahi par un détachement de 600 soldats, sous le commandement du dit capitaine Glasgow. Girouard et Dumouchel restent indécis; mais Luc-Hyacinthe refuse carrément de se soumettre. Le dimanche suivant, 26 octobre, à la sortie de la grand-messe, à la porte de l'église de St-Benoît, le docteur Masson prononce un violent discours en faveur de la résistance. Le lendemain 27 on le retrouve à la Côte St-Pierre et au Grand-Brûlé où il enrégimente des patriotes.¹⁶ Le même jour un nouveau mandat d'arrestation est signé contre le Docteur par Théodore Davis, juge de paix de St-André d'Argenteuil. Des loyaux de St-Hermas ont dénoncé le patriote; encore le même jour Artange (sic) Rochon, épouse de Baptiste Corbeil, François Brady dit St-Pierre et Rosalie Giroux, tous de cette dernière paroisse, signent des dépositions assermentées qui incriminent le docteur.¹⁷

Quelques jours avant le choc de St-Eustache, une "compagnie" d'insurgés commandée par Thomas Danis, de la côte St-Joachim, bivouaque à St-Benoît. Le Dr Masson avec Danis et une partie de ce corps patriote se rendent à la Côte St-Pierre pour y désarmer les loyaux de l'endroit.¹⁸ Le jeudi 14 décembre, jour de l'holocauste de St-Eustache, le traître Girod arrive à bride abattue chez le notaire Girouard à Saint-Benoît. De vertes remontrances l'attendent de la part du notaire. Tout piteux, "le général du Nord" se rend chez le Dr Masson. Une discussion acrimonieuse s'engage entre les deux hommes. Girod veut même vider son pistolet sur Masson; le drame est évité par l'opportune intervention de Damien, frère cadet du docteur.¹⁹

Pas une minute n'est à perdre. Les deux Masson avec une poignée de patriotes filent vers St-Eustache prêter main-forte à Chénier. En

16. *Ibid.*

17. Déposition de Thomas Danis, 2 février 1838, APQ, Documents de 1837-1838, no 807.

18. *Ibid.*

19. Chanoine Emile Dubois, *Le Feu de la Rivière du Chêne* — Etude historique sur le mouvement insurrectionnel de 1837 au nord de Montréal (St-Jérôme, 1937).

cours de route, ils racolent partout des nouveaux combattants. La petite troupe atteint bientôt la Grande-Frenière à mi-chemin entre Saint-Eustache et Saint-Benoît. On s'y arrête pour se chauffer à l'auberge Inglis, car il fait froid. Les patriotes traînent toujours Girod avec eux. C'est là que, profitant d'un moment d'inattention de la part de ses gardiens, le Suisse saute dans la voiture d'un habitant stationnée devant l'hôtel et disparaît du côté de Ste-Thérèse.²⁰

Mais le sort de la rébellion est déjà scellé sur les bords de la Rivière du Chêne. Dans l'après-midi du même jour, le Dr Masson ramène les débris de sa troupe à Saint-Benoît. Les sinistres événements se sont répandus comme une traînée de poudre. On entend de loin le roulement continu de l'artillerie qui crache sa mitraille contre les murs effrités des forteresses de Chénier. A la lueur des fermes en flammes défile une soldatesque aussi ivre de sang que d'alcool. C'est la nuit rouge, la nuit tragique qui s'annonce pour St-Eustache. Tout est perdu. Sur les conseils de M. Girouard et de l'abbé Dufresne, curé de la Mission d'Oka, les "capots-gris" de Saint-Benoît décident de se rendre. Le lendemain matin, vendredi 15, les quatorze parlementaires choisis la veille vont rencontrer les troupes anglaises près du pont du Moulin. Les patriotes sont sans armes; ils portent un drapeau blanc. Colborne arrête ses troupes; le vieux décoré de Waterloo écoute, sans descendre de cheval, les "bonnets bleus". L'entrevue a lieu sur le chemin de la Reine; James Brown, marchand de St-André d'Argenteuil, sert d'interprète. Colborne accepte la soumission des insurgés et leur promet protection. On sait ce que valut cette "protection". Saint-Benoît est livré à l'incendie et au pillage. Pendant que flambent leurs foyers, plusieurs femmes sont jetées sur le chemin. Citons Mesdames Dumouchel, belle-sœur de M. Ignace Dumouchel, de Rigaud, puis encore Mesdames Lemaire, Girouard et Masson, la mère de Luc-Hyacinthe. Mlle Masson, sœur du médecin, se trouve gravement malade; Mlle Olive Lemaire meurt du froid et des mauvais traitements. On défend aux habitants, sous peine d'incendier leurs maisons et fermes, d'aider ces malheureuses.²¹ Les meubles des Masson furent éparpillés dans le Gore, à Lachute et à Saint-André. Au printemps grâce à un mandat

20. *Ibid.*

21. "Notes d'Alfred Dumouchel, sur la rébellion de 1837-38 à Saint-Benoît", *Bulletin des recherches historiques*, (BRH) 35 (1929): 31-51.

de perquisition signé par le capitaine Quinn, de Lachute, Mme Masson retrouva une partie de ses effets.

Les chefs de Saint-Benoît avaient d'abord décidé de se livrer aux Habits-Rouges. Mais on leur a fait comprendre que leur présence ne servirait qu'à exciter la haine et la fureur des soldats. Les chefs se séparent et partent chacun de son côté. Le Dr Masson et son frère Damien sont les derniers à quitter St-Benoît, tard dans la nuit du vendredi 15, quelques heures seulement avant l'entrée des troupes au village. Les deux frères se dirigent vers le sud avec l'intention de gagner les États-Unis et de se joindre à leurs amis. Ils traversent l'Outaouais, frôlent la Presqu'île, franchissent le St-Laurent à la tête du canal de Beauharnois, et se croient déjà en sûreté quand ils sont arrêtés par un détachement du corps de Volontaires stationné au fort du Coteau-du-Lac, sous le commandement du colonel Simpson, percepteur des douanes et citoyen de l'endroit. Cet officier est aussi le frère utérin du parlementaire anglais Arthur Roebuck. Les deux Masson ont été trahis par le batelier qui vient de les traverser. Les ayant reconnus, il a couru les dénoncer au colonel Simpson pour quelques pièces d'argent.²² Et ce dernier n'a rien eu de plus pressé que de lancer le capitaine McIntyre et un détachement de cavalerie aux trousses des deux fugitifs. Hélas, cette époque de décembre '37 est fertile en exemples de trahisons et de bassesses. Nous assistons au dégoûtant spectacle de dénonciation entre parents, amis et familles alliées. Dans la presque totalité des cas, l'appât du gain sert de motif. Ainsi Néré Choquette signe une déposition accablante contre son propre cousin germain, le Dr Luc-Hyacinthe Masson. La famille des Choquette, alliée à la famille Masson, habite St-Eustache. La mère de Luc-Hyacinthe est la sœur du capitaine de milice Choquette. Ces alliés et ces parents sont en politique aux antipodes les uns des autres. Tandis que les Masson figurent aux premiers rangs des Patriotes, les Choquette occupent un poste analogue parmi les Loyaux et les Volontaires.²³

Après leur arrestation le docteur Masson et son frère Damien sont traînés enchaînés au corps de garde du Coteau-du-Lac où on les enferme pour la nuit dans une vieille grange sans feu. Un incident assez inattendu se produit. Le capitaine McIntyre, qui commande le

22. Rev. J. D. Borthwick, *History of the Montreal Prison* (Montreal, 1886).

23. Maximilien Globensky, *La Rébellion de 1837 à St-Eustache*. Précédé d'un exposé de la situation politique du Bas-Canada depuis la Cession (Québec, 1883), 265.

corps de cavalerie volontaire bivouaqué à cet endroit, l'officier même qui a opéré leur arrestation, s'est gravement blessé en tombant de son cheval. Il demande au docteur Masson de lui pratiquer une saignée. Hauts cris des volontaires anglais; ces messieurs se révoltent à la pensée qu'un officier britannique va se faire inciser par le bistouri d'un rebelle. Le capitaine McIntyre, qui est un homme intelligent, se fait opérer quand même, et trouve que le médecin patriote a la main aussi sûre qu'un bureaucrate. Pendant la nuit, les frères Masson ont souvent la visite de volontaires qui leur laissent entendre que les prisonniers patriotes seront fusillés sans délai aussitôt arrivés à Montréal. Le docteur finit par prêter foi à la parole de ces drôles. Le lendemain matin il demande tout bonnement au colonel Simpson de le fusiller immédiatement dans l'enceinte du fort pour en finir au plus vite, estimant que, dans les circonstances, il lui est bien inutile de faire le voyage à Montréal. Le colonel le rassure en lui disant que toutes ces histoires de fusillades ne sont dues qu'à l'imagination des volontaires.

Le matin même, les prisonniers sont conduits à Montréal. En arrivant au portique de l'ancienne prison, qui rencontrent-ils? M. l'abbé Blanchet, curé de St-Charles qui vient d'être aussi arrêté en qualité de patriote.²⁴

Dans la même prison ils trouvent encore le curé Magloire Turcotte, de Ste-Rose. Des pelotons de patriotes arrivent sans interruption de tous les coins de la région. Bientôt la prison est encombrée. Après quelques pourparlers entre le procureur général Ogden et le shérif de St-Ours, décision est prise de transporter ailleurs un certain nombre de prisonniers. Ceux-ci sont enchaînés trois par trois et escortés jusqu'à leur nouveau lieu de captivité par une compagnie de carabiniers commandée par le major C. Sabrevois de Bleury. Le Dr Masson est attaché à M. le curé Blanchet à sa droite et au curé Turcotte, à sa gauche. Ce qui lui arrache cette réflexion: "Notre Seigneur a été crucifié entre deux voleurs; et voilà que je vais être pendu entre deux curés".²⁵ Luc-Hyacinthe est enfermé dans une cellule trop petite. Il a peine à circuler. Comme nourriture on lui donne une livre et demie de pain par jour et une bouteille d'eau. Sans lit, il couche sur le plan-

24. L.-O. David, *Les Gerbes Canadiennes*, (Montréal, 1921).

25. L.-O. David, *Les Patriotes de 1837-1838* (Montréal, 1925).

cher nu, sans couverture.²⁶ De l'extérieur, des amis tentent vainement de le secourir. Le 26 décembre, François Vezina, Joseph Lalonde, Etienne St-Amant, Charles Routhier, Toussaint Brisebois, F.-X. Proulx, Justinien St-Denis, tous cultivateurs de Saint-Benoît, signent conjointement une déposition assermentée devant le juge de paix Daniel de Hertel, de St-André d'Argenteuil, par laquelle ils tentent de diminuer le rôle et la culpabilité du docteur Masson dans l'organisation des patriotes du Nord.²⁷ En revanche on lisait dans la "Gazette" du 17 décembre (1837) ce qui suit: "Parmi les prisonniers écroués depuis quelques jours nous remarquons Luc-Hyacinthe Masson et Damien Masson, agitateurs du comté de Vaudreuil". Les mots "agitateurs du comté de Vaudreuil" laissent supposer que les deux Masson sont venus faire du recrutement dans la Presqu'île. Et les dénonciations pleuvent contre le prisonnier. Comme ses compagnons d'infortune, le Dr Masson se verra victime de ces bassesses, inspirées par de mesquines vengeances. Le 10 janvier 1838, David Marcell accuser par déposition assermentée d'avoir fomenté des troubles dans le Nord. Le 11 février suivant, déposition analogue de la part de François Giroux. Enfin plus tard, le 27 novembre de la même année, autre accusation portée par Pierre St-Pierre.²⁸

Le jeune médecin trouve dure sa détention. Il ne perd pas pour autant sa gaieté habituelle. Sa bonne humeur, ses saillies distraient ses compagnons d'infortune. Du plus humble fonctionnaire au gouverneur de la prison, il ne ménage à personne ses "étrivations" et dit sa façon de penser à tout venant. Puisqu'on va le fusiller, s'écrie-t-il, pourquoi se gêner?²⁹ Sa sœur tombe gravement malade des mauvais traitements reçus aux mains des soudards du Vieux Brûlot. Le médecin prisonnier apprend cette nouvelle. Il tente vainement d'obtenir sous caution, la permission d'aller soigner quelques heures seulement, cette sœur mourante qu'il chérissait tant. Colborne ne daigne même pas répondre à cette supplique. Un jour le shérif, M. de St-Ours qui lui a ôté tout son argent, passe devant la cellule du Dr Masson. Ce

26. Rev. A. Borthwick, *History of the Montreal Prison* (Montréal, 1886).

27. Robert Christie, *History of the late province of Lower Canada, parliamentary and political*, from the commencement to the close of its existence as a separate Province (6 vol., Montréal, 1866).

28. Collection de documents relatifs à 1837-1838, APQ. (Archives de la Province de Québec).

29. "L'Opinion Publique", vol. VIII, no 16: 183.

dernier l'arrête, demande qu'on lui remette quelques piastres pour s'acheter des objets dont il est en grand besoin; le fonctionnaire refuse. Le prisonnier juge le moment opportun de régler son compte au shérif. Il administre à M. de St-Ours une remontrance si drue, si véhémence, que ce dernier, tout piteux, va aussitôt se confier à M. Girouard. Mais Girouard ne fait qu'ajouter sa propre mercuriale à celle du jeune patriote: "Monsieur Masson ne vous a rien dit de trop".³⁰

Pendant que les patriotes languissent dans les établissements pénitentiaires et demandent qu'on institue leur procès et qu'on fixe leur sort, en Angleterre on étudie la situation du Bas-Canada. La mission de lord Durham est décidée. Le nouveau gouverneur débarque à Québec, le 29 mai 1838. Dès son arrivée, il s'occupe des prisonniers politiques qui encombrant les cachots depuis bientôt six mois. Mais Durham s'aperçoit vite que des procès devant jurés sont compromettants pour les autorités. C'est du moins l'opinion de Charles Buller dans son "Aperçu de la mission de lord Durham": "Un procès public aurait, malheureusement, dévoilé beaucoup de faits que, dans l'intérêt du gouvernement et des particuliers, comme dans l'intérêt plus important encore de l'ordre public, il était mieux d'ensevelir à jamais dans l'oubli..." Lord Durham aura recours à une sorte de compromis pour ne pas trop effaroucher les ressentiments des Bureaucrates. Il demande aux principaux chefs des "Bonnets-bleus" de s'avouer coupables. Il les punira et amnistiera les autres prisonniers. Le colonel Simpson, percepteur des douanes au Côteau-du-Lac, le même qui a opéré l'arrestation du Dr Masson, se rend à la prison de Montréal en qualité d'émissaire du Gouverneur. Il s'agit de convaincre quelques-uns des prisonniers de signer un document par lequel ils se reconnaîtront coupables de haute trahison et se mettront à la disposition de lord Durham.

Le colonel Simpson se révèle rusé diplomate. La plupart des chefs nationaux auraient donné dans le panneau, sans l'opportune intervention du notaire Girouard qui flaire le piège. Le 18 juin, après avoir longuement consulté MM. Cherrier et Walker, ils informent le Gouverneur que sa proposition telle que présentée par Simpson s'avère trop vague pour mériter considération. Quelques jours plus tard le colonel Simpson retourne voir les patriotes porteur d'une nouvelle

30. *Ibid.*

formule. Les prisonniers refusent encore de signer. On leur accorde enfin de consulter un avocat. Celui-ci remanie le texte. Et en voici une partie substantielle, telle que signée: ³¹

Notre intention était d'avouer sans ambages qu'en poursuivant un but cher à la grande masse de notre population, nous avons pris part aux événements qui ont eu pour conséquence une accusation de haute trahison.

Nous déclarions que nous voulions bien souscrire à une reconnaissance de culpabilité afin d'éviter la nécessité d'un procès et donner ainsi, en autant que cela dépendait de nous, la tranquillité à notre pays...

Ces hommes ont donc accepté de se sacrifier pour leurs compagnons de cachot. Huit d'entre eux signent le document. La postérité se doit de connaître leurs noms. Ce sont: R.-S.-M. Bouchette, le Dr Wolfred Nelson, Rodolphe Desrivières, H.-A. Gauvin, Siméon Marchessault, J.-H. Goddu, Bonaventure Viger et le Dr Masson. De tout ce groupe, ce dernier est le seul qui appartient au clan des Deux-Montagnes. M. Dumouchel, autre chef estimé de Saint-Benoît, s'est tout de suite montré empressé de signer. Sa générosité émeut profondément les "capots-gris" qui l'entourent. Le Dr Masson s'oppose à ce dévouement. Il ne convient qu'à lui, dit-il, dans toute la force de la jeunesse, de se sacrifier et de s'exposer à ces traitements sévères. ³²

Le jeudi 28 juin 1838, lord Durham lance sa fameuse proclamation. Les huit signataires seront exilés aux Bermudes selon le bon plaisir de Sa Majesté. La proclamation défend à Papineau, aux docteurs Côté et O'Callaghan, à Edouard Rodier, à T.S. Brown, à Ludger Duvernay, au curé Chartier de Saint-Benoît, à Georges-Etienne Cartier, aux deux Ryan, père et fils, à Louis Perrault, frère de Charles-Ovide, ancien député de Vaudreuil, à Pierre-Paul Damaray, à François Davignon et à Louis Gauthier de revenir au pays, sous peine de condamnation à mort pour crime de haute trahison. Tous les autres prisonniers sont libérés, exceptés François Jalbert, les deux Lussier, Mignault, Talbot, Daunais, Nicolas, Langlois et les deux Pinsonnault, tous accusés d'avoir tué le lieutenant Weir, le matin du jeudi 23 novembre 1837 et le traître Chartrand dit Armand, de St-Jean, fusillé le

31. *Mémoires de Robert-S.-M. Bouchette 1805-1840* — Recueillis par son fils Errol Bouchette et Annotés par A.-D. Decelles. (Montréal, 1903), 75-76.

32. "L'Opinion Publique", vol. VIII, no 16: 182.

28 novembre 1837 par un peloton de patriotes près de la maison d'école de l'Acadie. Le procureur général Ogden vient rencontrer les prisonniers dans la chambre du géolier pour leur communiquer la décision du Gouverneur. En apprenant leur sentence, les signataires protestent, demandent de quel droit on exile des sujets anglais sans aucune forme de procès. C'est en vain; ils n'ont qu'à subir leur sort. Le samedi 30, le colonel Simpson vient faire une dernière visite aux condamnés. Il s'excuse assez habilement de la tournure malheureuse qu'a prise la convention entre eux et lui; il assure pourtant les patriotes qu'on ne les soumettra à aucune indignité.³³

La veille du départ, les exilés obtiennent la permission de voir leurs familles. C'est le dimanche 1er juillet. Madame Louis Masson dont le frère, le capitaine de milice Choquette de Saint-Benoît est l'un des principaux chouayens du Nord, se rend à la prison faire ses adieux à son fils. Ce devait être la dernière fois que Luc-Hyacinthe voyait sa mère. Le lendemain, 2 juillet, les déportés font leurs derniers préparatifs de départ. La promesse du colonel Simpson faite l'avant-veille aux exilés est violée sans scrupule. Le shérif du district, M. de St-Ours, après avoir serré la main de chaque prisonnier, donne l'ordre de les enchaîner. Pour s'excuser et justifier son geste, il invoque les ordres du général Clithrow. Un détachement du 7e hussards conduit les prisonniers jusqu'à leur lieu d'embarquement. Là on les confie à une escorte du 71e régiment d'infanterie commandée par Sir Hugh Dalrymple.³⁴ Vers les cinq heures de l'après-midi, les exilés sont embarqués à bord du "Canada" ancré au Pied-du-Courant. Les fers aux mains, ils passent silencieux à travers la foule accourue sur les quais. Le docteur Masson attire surtout la compassion à cause de son âge. Il n'a que vingt-six ans. A Québec, le mardi 3 juillet, à quatre heures du matin, on fait monter les exilés à bord d'un vaisseau de guerre anglais, "La Vestale", qui arrive tout juste des Antilles. Le lendemain matin le bâtiment lève l'ancre. Après une terrible traversée de vingt-deux jours, le mardi 24 juillet, les exilés voient se dessiner devant eux les côtes bermudiennes. Le même jour, la frégate entre dans le port d'Hamilton, terme du voyage.

Sir S.R. Chapman, gouverneur des Bermudes, ne goûte guère à ce qu'il semble, l'arrivée des exilés politiques canadiens. Il réunit

33. *Ibid.*

34. *Ibid.*

son Conseil et il est décidé que les nouveaux venus ne pourront séjourner que sur une partie seulement de l'île. C'est dans un cottage construit au pied du Mont Langton, à Hamilton, qu'ils vont loger pendant ces mois d'exil.³⁵ Chacun s'efforce de gagner quelques pièces d'argent; le soir tous se réunissent au "Cottage des Exilés" pour causer du pays perdu. Quelques temps après leur arrivée, le Dr Masson obtient des autorités la permission de pratiquer sa profession. Quelques témoignages du temps nous apprennent qu'il se dépensa à soigner les familles pauvres d'Hamilton et surtout les Noirs. Les docteurs Nelson et Gauvin se voient accorder le même privilège. Ils en profitent pour seconder le travail de leur confrère. Parmi les exilés se trouvent des musiciens de talent. Le soir, alors que le vent du large agite la cime des palmiers, on nous dit que des Bermudiens rôdent sous les fenêtres du "Cottage" pour entendre les mélodies du folklore canadien.

On connaît le sort de la proclamation du 28 juin 1838. Lord Brougham, lord Ellenborough et d'autres parlementaires anglais en obtiennent l'annulation. Ce désaveu froisse profondément lord Durham.³⁶ Il décide de rentrer en Angleterre. Les exilés pourront revenir au pays, mais à leur propres frais. Tous sont pauvres. Plusieurs fois ils comptent et recomptent leur argent. Enfin ils réussissent à s'embarquer à bord de la goélette "Persevere" commandée par le capitaine Davis qui s'engage à les débarquer à New-York ou à Boston. Au départ une foule compacte se presse sur le quai. Elle se compose surtout de Noirs dont plusieurs ont été soignés par les docteurs Nelson, Masson et Gauvin et qui veulent témoigner leur gratitude et souhaiter bon voyage à leurs bienfaiteurs. Au moment où la goélette hisse la voile, le docteur Masson se détache du groupe, grimpe sur le bastingage et entonne à plein gosier, en guise de chant du départ, ce couplet:

"Lève ton pied, légère bergère,
"Lève ton pied légèrement.

Et les "exilés" reprennent le même refrain.³⁷ La traversée fut longue et orageuse. Plusieurs fois nos "patriotes" furent sur le point de périr. Enfin le 9 novembre (1838), ils débarquent à Fort Munroe aux États-Unis. Ils y apprennent les nouveaux malheurs survenus à

35. *Mémoires de Robert - S.-M. Bouchette... op. cit.*, (Montréal, 1903), 106.

36. *Ibid.*, 115.

37. *Ibid.*, 115.

leurs compatriotes. Ils passent quelques jours à cet endroit; puis chacun prend sa direction, guettant le moment propice de rentrer au pays. Le 17 novembre suivant, le Dr Masson est à New-York. Le 23 on le trouve à Burlington où, avec T.-H. Goddu et Siméon Marchessault, il écrit à C.R. Ogden, procureur général du Bas-Canada, le priant de faire connaître l'intention du gouvernement au sujet d'un retour possible des "exilés" sur le sol canadien.³⁸ Un parent du docteur vient bientôt le rejoindre en terre américaine. Il s'agit de M. Eustache Masson, de Beauharnois, oncle de "l'exilé". Eustache Masson a vu toutes ses propriétés détruites par la soldatesque. Dans la crainte d'être arrêté il a pris le parti de se réfugier aux États-Unis avec sa famille. L'oncle et le neveu se fixent à Fort-Covington dans l'état de New-York où Luc-Hyacinthe épouse Céline, sa cousine germaine, fille du dit Eustache Masson et de Scholastique Payfer.³⁹ A l'automne suivant les deux Masson fondent une société pour la tenue d'un magasin général. A cette fin, le 4 février 1842, ils retiennent les services d'Alfred Dumouchel, de Saint-Benoît, fils du notaire Jean-Baptiste, à titre de commis-marchand.⁴⁰ Ils font d'excellentes affaires. La même année, le Dr Masson ne résiste plus à la nostalgie du pays. Il quitte Fort-Covington pour rentrer en Canada. Il opte pour St-Anicet. Le goût des affaires commerciales est déjà trop développé chez lui pour qu'il songe à reprendre l'exercice de sa profession. Avec son frère Damien, il fonde une nouvelle société connue sous la raison sociale de "Masson & Cie" et destinée à l'exploitation du magasin de l'endroit.⁴¹ Mais il faut nous hâter. Beaucoup de notes qui relèvent plutôt de la petite histoire ou de l'histoire régionale, n'auraient point leur place ici. Disons seulement que le patriote de Saint-Benoît, pacifié comme bien d'autres, se livra aux affaires et y réussit. Son magasin de Saint-Anicet devint le centre nerveux de la région. En 1860 on le retrouve de l'autre côté du fleuve à Coteau-Landing où il fait encore des affaires. Il fait aussi de la politique, de la politique municipale, provinciale et fédérale, et encore cette fois il y réussit. Tout en cumulant maintes fonctions publiques, il devient maire de Coteau-Landing, député de Vaudreuil

38. Correspondance des Patriotes, APQ, Documents de 1837-1838, no 3182.

39. L'Hon. H. Masson, *Généalogies des Familles de Terrebonne* (4 vol., Montréal, 1930).

40. "Notes d'Alfred Dumouchel, sur la rébellion de 1837 - 38 à Saint-Benoît," BRH, 35 (1929): 31-51.

41. Greffe du notaire Dumesnil, en dépôt aux Archives judiciaires de Montréal.

sous l'union des Canadas et sous la Confédération. L'ardent agitateur du "Nord" s'est mué en député conservateur.

Après le premier parlement de la Confédération, il quitte la politique. Depuis 1871 il habite Coteau-du-Lac où il s'acquiert une réputation de philanthrope.

La maladie le terrasse en deux jours. Il meurt au Coteau-du-Lac, le lundi 18 octobre 1880, âgé de 69 ans et deux mois. L'inhumation a lieu deux jours plus tard à St-Anicet, comté d'Huntingdon. Deux enfants seulement lui survivent: Louis-Napoléon, de St-Anicet, et Madame E. Prieur, du Coteau-Landing.

Sur la première crête du cimetière de la Côte-des-Neiges de Montréal, se dresse une imposante colonne de pierre grise. C'est le monument des Patriotes de 1837-1838. La campagne de souscription pour l'érection de ce monument remonte à 1853. L'inauguration date du dimanche 14 novembre 1858.⁴² Dans l'encoignure sud-ouest du granit on a gravé le nom du docteur Luc-Hyacinthe Masson. C'est là tout ce qui reste pour rappeler à la postérité la vie et le dévouement du médecin patriote de l'époque de '37.

Robert-Lionel SÉGUIN,
*de la Société Historique de Rigaud,
Québec, Canada.*

42. P.-G. Roy, *Les Monuments Commémoratifs de la Province de Québec* (2 vol., Québec, 1933), I: 179.